

[Connectez-vous pour accéder à tous nos communiqués](#)

mardi 19 avril 2016

**COMMUNIQUÉ
DE PRESSE**



INFRAROUGE

Quand les Allemands reconstruisaient la France

Mardi 10 mai 2016 à 22h30 - INEDIT

52'

LIENS WEB

www.presse-france2.fr



IMAGES



Quand les Allemands reconstruisaient la France_PrisonniersTravaillantdanslesChamps1946-@Ina.jpeg



Quand les Allemands reconstruisaient la France_AfficheDeConsignessurlesPrisonniersdeGuerreAllemands-@ArchivesNationales.jpeg

un film inédit de **Fabien Théofilakis et Philippe Tourancheau**

réalisé par **Philippe Tourancheau**

conseiller historique : **Fabien Théofilakis**

commentaire dit par **Mohamed Rouabhi**

avec : **Werner Brandt, Ekkehard Guhr, Christof Heyduck, Dieter Lanz, Erich Oetheimer, Kurt Püschel, Werner Schneider, Françoise Monet Dumoulin et Marie-Madeleine Tassel.**

une production **CinéTévé**

produit par **Fabienne Servan Schreiber et Lucie Pastor**

avec la participation de **France Télévisions, du CNC, du Ministère de la Défense-Secrétariat général pour l'administration, Direction de la mémoire, du patrimoine et des archives.**

et de **ARD, RTS, Histoire, Saarländischer Rundfunk**

unité de programmes documentaires de France 2 : **Catherine Alvaresse et Barbara Hurel**

Le rendez-vous **Infrarouge** invite les téléspectateurs à réagir et commenter les documentaires en direct sur twitter via le hashtag **#infrarouge**.

Le documentaire est disponible en visionnage sur le site **francetvpreview**:

<https://www.francetvpreview.fr/>



Quand les Allemands reconstruisaient la France_WernerBrandt_CaptureEnMai1945-@Cineteve2016.jpeg

Résumé

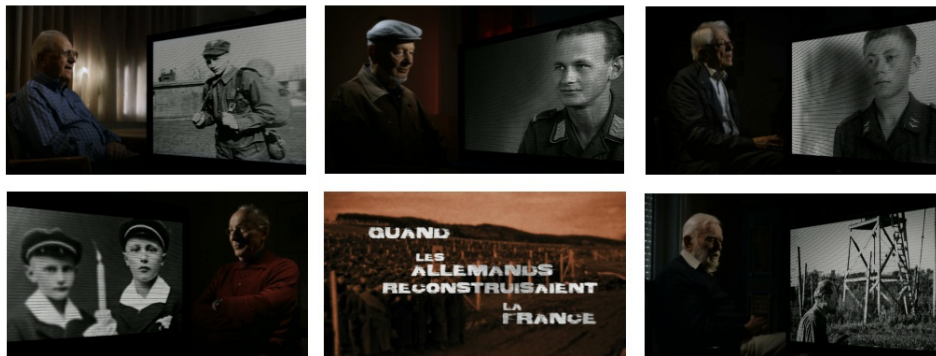
Pour des millions de prisonniers de guerre allemands, la fin de la Seconde Guerre mondiale n'est que le début d'une longue aventure de captivité en temps de paix. Livrés au bon-vouloir de leurs geôliers français, près d'un million d'entre eux vont subir la faim, les épidémies, les mauvais traitements, la rancune des populations. Affectés à la reconstruction du pays que leur armée avait détruit, il ne faudra pourtant que quelques années avant que la haine héréditaire ne cède la place aux prémices d'une amitié durable. Pour la première fois, d'anciens prisonniers racontent cette page longtemps oubliée de l'après-guerre.

Alors que la guerre est finie depuis des mois, le maintien en captivité des prisonniers de guerre par la France commence à susciter des réactions de plus en plus hostiles des Américains. Pour eux, tous les captifs doivent être rapatriés sans délai. Car avec les premiers signes d'entrée en guerre froide, leur priorité n'est plus de faire payer l'Allemagne pour son rôle dans la Seconde Guerre mondiale. Au contraire, il faut l'aider à sortir des ruines pour en faire un rempart face à la menace communiste venue de l'Est.

Des organisations internationales, des Eglises et des médias étrangers commencent aussi à hausser le ton, pour dénoncer des conditions de captivité bafouant sans équivoque la convention de Genève. L'utilisation des prisonniers pour le déminage, en particulier, fait scandale.

Malgré la pression internationale, les autorités françaises font la sourde oreille. Ce n'est qu'au printemps 1947, qu'un calendrier de rapatriement est finalement publié, pour respecter les décisions la conférence de Moscou. Il échelonne le retour des prisonniers en Allemagne jusqu'en décembre 1948. Mais pour retarder le départ inéluctable de ces hommes si utiles à la reconstruction du pays, le ministère du Travail leur propose un contrat de transformation en « travailleurs civils libres ». Ce nouveau statut, qui leur permet d'obtenir une rémunération, rencontre un certain succès : plus de 130 000 prisonniers allemands y souscrivent et restent une année supplémentaire en France. Certains d'entre eux s'établissent même définitivement sur le territoire. Avec la possibilité, jusqu'alors inimaginable, de célébrer officiellement les mariages mixtes, c'est un ultime tabou qui s'effondre.

Fin 1948, le plan de rapatriement général s'accélère. Lorsque les derniers contingents de PGA rejoignent l'Allemagne, ces hommes dans la fleur de l'âge laissent bien souvent derrière eux des amours en jachère et des employeurs affligés...



Note d'intention du réalisateur Philippe Tourancheau

Hormis quelques spécialistes, nul ne connaît l'épisode spécifique de la captivité des soldats allemands en temps de paix sur le sol français. Lorsque je l'ai découvert, j'ai cherché à comprendre pourquoi cette page de l'histoire, concernant la présence aussi massive de ces prisonniers de guerre sur notre territoire, avait disparu de la mémoire collective.

Il est vrai qu'à la fin de la guerre, le retour des prisonniers français retenus en Allemagne oblitère totalement le fait que des soldats allemands soient à leur tour, détenus en France. Entre la joie des retrouvailles, symbole de la victoire sur l'ennemi et la haine du « boche », il n'y avait pas de place dans l'opinion publique pour d'autres prisonniers.

Par ailleurs, la période de l'Occupation étant longtemps restée un souvenir douloureux pour nos concitoyens, il n'était pas envisageable que Français et Allemands puissent avoir vécu côte à côte en relative harmonie, suite à ces années noires. Les sentiments de haine ou de honte de la population ne pouvant être éradiqués, il parut sans doute préférable aux pouvoirs publics de ne promouvoir ni la propagation, ni la survie de cet épisode dans l'imaginaire collectif.

Pour finir, l'implication massive de ces centaines de milliers de prisonniers de guerre allemands dans la reconstruction et le relèvement économique de notre pays, était en complète contradiction avec l'image chère au Général de Gaulle d'une France qui renaît de ses cendres par ses propres forces. Comme parfois, le storytelling de l'après-guerre a fait l'impasse sur un épisode qui risquait de jeter un voile la légende.

De ce fait, les PGA (Prisonniers de guerre allemands) occupent une place particulière dans les mémoires. Avec le recul, on se rend compte que les longs silences, comme les regains d'intérêt dont ils sont l'objet de part et d'autre du Rhin, sont étroitement liés au régime d'historicité des deux pays depuis 1945.

En effet, pendant le processus de réconciliation entre la France et l'Allemagne, puis dans l'intégration de cette dernière au bloc occidental, et enfin lors des différentes étapes de la construction européenne, il n'y a jamais eu de place pour des manifestations mémorielles en l'honneur de ces oubliés de l'histoire. Inscrire ces soldats vaincus dans une mémoire officielle susceptible de faire rejaillir un passé douloureux, était délicat pour les Français comme pour les Allemands.

Le seul écho que la thématique suscita dans le débat public fut la sortie de l'ouvrage *Morts pour raisons diverses* du canadien James Bacque à la fin des années 80. Victimisant à outrance les prisonniers allemands restés sur le sol français, l'auteur par la controverse qu'il déclencha, poussa les historiens à se pencher sur la question. Un quart de siècle plus tard, le temps a fait son œuvre, le débat s'est dépassionné et le sujet a enfin été sérieusement exploré par les chercheurs. C'est donc à l'aune de l'historiographie la plus récente que s'articule notre film.

Mon attirance pour ce volet inédit de l'immédiate après-guerre, est également le fruit d'une rencontre décisive avec l'historien Fabien Théofilakis, l'un des rares spécialistes français de la question de la captivité des soldats allemands sur notre territoire. Son ouvrage *Les prisonniers de guerre allemands* publié aux éditions Fayard en 2014, a été une révélation, ne serait-ce que pour un simple constat : la dureté des conditions de détention, que chaque partie avait infligée à l'autre, était relativement similaire et d'une durée sensiblement équivalente.

Mais le plus surprenant est l'évolution que vont connaître les relations entre les deux populations durant cette période. En très peu de temps, quelques années à peine, la haine initiale entre les deux ennemis héréditaires, va progressivement faire place à la construction progressive d'une amitié durable. Un phénomène unique sur un laps de temps aussi court dans l'histoire de deux peuples au passé aussi chargé...

Aussi, l'idée de mettre en lumière cet épisode historique largement passé sous silence et à ma connaissance inédit en documentaire, constitue pour le réalisateur attiré par l'histoire que je suis, le premier attrait du projet. Mais il est loin d'être le seul. Ma démarche s'inscrit également dans le prolongement d'un travail entrepris depuis quelques années auprès des

derniers survivants de la Seconde Guerre mondiale. Un exercice qui m'a permis à plusieurs reprises d'aborder la problématique inverse, celle des prisonniers de guerre français internés dans les camps en Allemagne, ou de raconter l'histoire des engagés volontaires de la 2^e DB sous les ordres du Général Leclerc. Quelque 70 ans après les faits, la précision des détails rapportés par les témoins, la puissance de leur mémoire et l'humilité de leurs récits malgré tant d'épreuves endurées, n'ont cessé de m'impressionner. Nul doute que dans ce nouveau projet, ces oubliés de l'histoire, qui pour la plupart s'expriment pour la première fois, insufflent au récit la même force.

Philippe Tourancheau

Note d'intention du conseiller historique Fabien Théofilakis

Lorsque je commence mes recherches, en 2003, sur les prisonniers de guerre allemands en France – sujet qui constitue alors une lacune étonnante dans les historiographies des deux côtés du Rhin –, je décide de partir à la rencontre de témoins en Allemagne, d'aller écouter la voix de ceux qui se sont longtemps tus, ou que l'on n'a pas entendus, après la Seconde Guerre mondiale, de vieux messieurs qui dépassent désormais les 80 ans. Accepteraient-ils cependant de parler à un Français, à un *fil*s de geôlier ?

Sans sous-estimer le biais de la représentation, je découvre, à travers la soixantaine d'anciens prisonniers interviewés, ce que j'appelle un *continent englouti*, une captivité de masse qui a concerné près d'un million de soldats allemands en métropole et en Afrique du Nord, entre 1944 et 1948, mais qui a impliqué en fait par interconnaissance l'ensemble des sociétés française et allemande. Un quotidien fait de manques et de haine, après une guerre totale qui assimile Allemand et nazi, des vies de soldats vainqueurs puis vaincus mais aussi de jeunes civils faits prisonniers pour trois ans après avoir tenu un fusil quelques jours pour défendre le III^e Reich, en mai 1945. Des histoires d'Allemands, des histoires de famille, mais qui sont aussi des histoires de France, et, désormais, des histoires d'Européens.

Mon travail dans une trentaine de dépôts d'archives en France et en Allemagne, comme en Suisse, aux Etats-Unis, au Royaume-Uni et au Vatican, a donc consisté à partir à la recherche de documents pour dresser la carte de ce *continent* que j'explorais. Et la moisson a été plus qu'abondante. Car l'histoire de ces prisonniers n'est pas qu'une histoire militaire, celle qui commence avec la capture et l'arrivée en camp et se poursuit par l'apprentissage du statut de « prisonniers de guerre » dans une France exsangue après cinq ans d'occupation.

C'est aussi une histoire diplomatique qui oblige Français et Américains à redéfinir leurs rapports, alors que la Grande Alliance laisse place, sur le continent européen, aux logiques de la guerre froide : comment Paris et Washington voient-ils le sort des 700 000 prisonniers allemands cédés par les armées américaines aux Français ?

C'est également une histoire économique car ces prisonniers sont revendiqués et obtenus par les autorités françaises pour reconstruire le pays. Déminage sur les côtes du Débarquement, mines du Nord, agriculture : pas un secteur qui n'ait eu son lot de prisonniers. Paradoxalement, cette dernière bataille de France fait descendre les prisonniers au village, en kommando de travail et bientôt chez l'habitant.

C'est donc, bien sûr, une histoire sociale et culturelle, celle des représentations réciproques des Allemands et des Français après la *guerre de trente ans* (1914-1945), représentations qui, au contact du labeur quotidien, vont évoluer pour ne plus se résumer aux seules images de propagande.

C'est enfin une histoire du droit humanitaire, celle qu'écrivent sur le terrain, par petits pas, les délégués du Comité international de la Croix Rouge, de la YMCA et des missions catholiques, lors de leurs visites dans les camps, les kommandos, pour vérifier l'application de la Convention de Genève et aider, bon gré mal gré, les Français à relever leur principal défi : être fidèles aux valeurs de la Résistance qui doivent fonder la France libérée. « (...) *Demain* – annonçait en mars 1945 Albert Camus – *la plus difficile victoire que nous ayons à remporter sur l'ennemi, c'est en nous-mêmes qu'elle doit se livrer, avec cet effort supérieur qui transformera notre appétit de haine en désir de justice. Ne pas céder à la haine, ne rien concéder à la violence, ne pas admettre que nos passions deviennent aveugles, voilà ce que nous pouvons faire encore pour l'amitié et contre l'hitlérisme* ».

Cette histoire de la captivité à hauteur d'hommes, à travers ceux qui l'ont vécue, est donc une histoire carrefour en ce qu'elle croise les destins, les échelles et les temporalités, de l'histoire à la mémoire. Elle s'inscrit dans deux grandes tendances de l'histoire contemporaine qui ont rejoint une forte demande sociale pour cette expérience collective longtemps oubliée. En effet, depuis plus d'une dizaine d'années, l'histoire de la captivité bénéficie d'une double dynamique : d'une part, la crise des récits nationaux qui, depuis 1945, offraient une lecture binaire entre héros et bourreaux, peu propice à la prise en compte des vaincus, au profit d'histoires transnationales qui s'intéressent aux coulisses des champs de bataille ; d'autre part, l'intérêt croissant pour les sorties de guerre qui placent le prisonnier au cœur des dynamiques de démobilisation, militaire et culturelle, politique et idéologique, publique et privée. A mesure que les préoccupations historiennes faisaient passer la figure du vaincu de l'arrière des champs de bataille au front de la recherche, les recherches d'associations et d'amateurs locaux, les musées, les sites Internet sur la captivité se sont multipliés.

Alors que je finissais de travailler sur le texte du documentaire, je reçois un mail d'une femme qui s'excuse de me déranger. Elle est la fille d'un prisonnier de guerre allemand. « *Jusque là je n'ai jamais pu évoquer le sort de PGA* », expliquant qu'elle et sa sœur ont « *courbé le dos pour passer inaperçues pendant toute notre enfance et adolescence, jusqu'à ce que je comprenne que je n'étais pas responsable de tout cela* ». Devenue grand-mère, elle veut, pour expliquer à ses petits-enfants qui était leur arrière-grand-père, retracer l'histoire de ce père qui est parti trop tôt. Me demandant de l'aider, elle conclut en me remerciant pour l'intérêt que je porte aux PGA.

Le film donne à voir ces parcours compliqués, ces différentes strates de la captivité. A travers le regard rétrospectif des témoins allemands et français, mis en contexte par les documents d'archives et le commentaire, le documentaire souligne l'actualité de la captivité de guerre et rappelle sur quelles bases l'Europe s'est fondée après 1945.

Fabien Théofilakis

Les témoins

Werner Schneider - 92 ans

Fait prisonnier en septembre 1945 par les Américains en Norvège, il est affecté au déminage des plages du Cotentin.

« Ils ont fait des groupes, ils ont dit maintenant on va aller au travail. On a cherché à mains nues quelque chose qu'on ne connaissait pas : je ne savais pas à quoi ressemblait une mine. »

Il choisit de rester en France après sa libération en 1948 et travaille dans une fonderie de Meurthe-et-Moselle

Ekkehard Guhr - 92 ans

Fait prisonnier par les Américains à Dresde, en janvier 1945, il est envoyé dans un *Rheinwiesenlager*, camp le long du Rhin. Transféré au camp n°141 de Lyon et envoyé dans une tannerie, il noue une relation avec une jeune Française

« Au fond, c'était sans avenir. Une histoire entre un prisonnier allemand et une Française n'était officiellement impossible et je ne voulais surtout pas mettre Lucette dans une situation difficile. Personne ne pouvait savoir quand prendrait fin mon statut de prisonnier. »

Après une tentative d'évasion, il est envoyé dans un camp disciplinaire à Metz et employé au déminage. Il retrouve sa liberté après une deuxième tentative d'évasion

Christof Heyduck - 88 ans

Capturé à Stuttgart en 1945 il est transféré au camp de Novel à Annecy

« La nourriture était insuffisante, ça se comptait en grammes. Je ne sais pas comment nous avons survécu à ça. J'avais 17 ans. Nous ne pensions qu'à une chose : vivre ! »

Il échappe aux commandos de travail et est employé à la bibliothèque. Il commence à réaliser des peintures, et des décors pour les pièces de théâtre que les prisonniers mettent en scène

« Il y a une phrase qui dit : le ciel et les montagnes sont plus hauts que les barbelés. C'est exactement ce qui m'a fait tenir. »

Il rentre à Berlin en 1948

Kurt Püschel - 89 ans

Fait prisonnier, par les FFI, en octobre 1944, transféré à la citadelle de Besançon, il rejoint différents commandos de travail de Besançon en mai 1946. Après une tentative d'évasion il est transféré dans un camp disciplinaire à Avallon. Une fois libéré, il travaille comme cultivateur dans le Doubs. Il opte pour le statut de travailleur civil libre en septembre 1947, puis reste en France et épouse une Française

« Même ma femme me dit encore : Tu penses toujours à l'Allemagne, va donc là-bas en Allemagne. Ha ! Je dis non, ici c'est à moi, je suis là, je suis bien. J'ai le contact avec tout le monde ici dans le pays, tout le monde me connaît. Moi, je suis européen. »

Erich Oetheimer - 87 ans

Fait prisonnier à 16 ans, en avril 1945, avec son jeune frère de 14 ans, ils sont transférés ensemble de Sarreguemines à Aix-en-Provence, puis conduits au camp de Callas. Séparé de son frère, il est finalement employé comme interprète dans les cuisines du camp

« Je me rappelle de cet exercice : on essayait de compter les arbres qui étaient autour de la maison. Et au fur et à mesure, on n'était plus capable, notre tête n'avait plus rien. On ne pouvait plus s'imaginer comment étaient les arbres, comment était la maison. On pensait que la vie était terminée et que nous resterions toujours, à tourner en rond dans le camp. Il n'y avait pas d'issue. »

Libéré en 1946, il rentre en Allemagne et retrouve sa mère, son frère qui rentre peu après, suivi par son père également prisonnier libéré. Il fait carrière comme professeur en France

Werner Brandt - 88 ans

Se rend aux Américains en 1945 alors qu'il n'a pas encore tiré un seul coup de fusil. Il est transféré dans un Rheinwiesenlager, puis à St Mère Eglise où il passe de mains américaines en mains françaises. Il est envoyé au camp de Fouquières, dans le Pas-de-Calais, et employé à la mine

« Il y a eu des accidents, des coups de grisou. J'avais peur ! Quand j'y repense, il aurait suffi d'un rien pour que je reste coincé en-dessous et que personne ne le remarque. »

Il repart en Allemagne fin 1948

Dieter Lanz - 91 ans

Fait prisonnier en 1945 par les Américains, en Belgique. Ayant suivi des études de théologie, il intègre le séminaire des Barbelés, au Coudray, près de Chartres

« Mon séjour à Chartres a été fondamental, c'est là où j'ai commencé à connaître et à aimer la France. Plus de 600 prisonniers sont devenus prêtres. Je crois que ceux qui ne sont pas devenus prêtres ont aussi été profondément marqués par cette période. »

Il rentre en Allemagne une fois le camp fermé en juin 1947, et devient professeur de philosophie.

Biographies

Philippe Tourancheau

Réalisateur féru d'histoire, il a notamment réalisé pour France Télévisions *17 avril 1975, Les Khmers rouges ont vidé Phnom Penh* (2015), *Qui a tué Jaurès ?*, un documentaire fiction de 52' sur l'assassinat de Jean Jaurès (2013), *La 2° DB de Paris au refuge d'Hitler* (2013), ou encore *Oflag 17A*, un film de 52' sur la vie d'un camp d'officiers prisonniers en Allemagne entre 1940 et 1945 (2012).

Fabien Théofilakis

Germaniste, agrégé d'histoire et docteur en histoire contemporaine. Son doctorat, publié aux éditions Fayard sous le titre *Les prisonniers de guerre Allemands : France, 1944 – 1949* en 2014 a notamment obtenu le prix 2011 de l'Université franco-allemande et le prix 2012 du Comité franco-allemand des historiens récompensant la meilleure thèse. Depuis 2014, il est professeur invité DAAD à l'Université de Montréal (Centre canadien d'études allemandes et européennes). Il est chercheur associé à l'Institut d'Histoire du Temps Présent (IHTP – CNRS) et au Centre Marc Bloch à Berlin.

Retrouvez INFRAROUGE sur <http://www.france2.fr/emissions/infrarouge> et sur pluzz.fr

Contact presse France 2

Sophie Tonelli – 01.56.22.50.43 – sophie.tonelli@francetv.fr

Plus  passion

Inscrivez-vous à l'adresse suivante pour accéder à l'espace presse de France 2 :
<http://www.presse-france2.fr/espace-presse-france-2>

 [facebook.com/France2](https://www.facebook.com/France2)  [@France2tv](https://twitter.com/France2tv)  [@France2_Presse](https://twitter.com/France2_Presse)